

Les liens passionnants de la création

Le 111^e Salon du Cercle artistique du Luxembourg

Le Salon 2004 du Cercle artistique écrase la routine des soi-disants «expositions de groupe» avec quelques pièces dont la qualité tisse avec l'histoire du goût les liens passionnants de la création.

Les trois variantes de l'«Irréversible» laissent le public découvrir un Joachim Van Der Vlugt plus recherché, à la fois plus subtil et plus épuré, enrichi par une expérience de peinture exceptionnelle, dont les récentes toiles offrent une illustration magistrale.

Bâties sur un contraste d'ombres et de lumières, remarquables dans leur expression comme dans leur forme, les «Irréversibles» mettent en substance «la Passion», pour citer Viola, d'un corps suspendu entre la vie et la mort dans une version inédite mais profondément artistique de la «Mise au tombeau».

Dans un registre beaucoup plus léger, heureuse alliance de métal et fibres synthétiques, animales et végétales, les sculptures de Gérard Claude parlent du plaisir d'un geste qui groupe, regroupe, tord, manipule, joue et provoque des formes bizarres dans différents types de matières. Légères jusqu'à la perte de la densité, délicates jusqu'à la dérive des parures sous le moindre courant d'air, fragiles jusqu'à faire d'une plume un principe de stabilité, les «Raumfühler» de Gérard Claude sont une syncope dans le rythme préétabli des choses.

Autrement fragiles, les réalisations de Marylène Mischo, Dani Neumann, Paule Lemmer, Jean Delvaux et Martine Breuer font penser aux mots de Carlo Ossola: «Aucun autre terme que «déconstruction» ne dit avec plus d'éloquence l'issue du processus d'effritement sans plaisir ni fureur, sans don ni subversion...»

Quant à Isabelle Lutz, Danielle Grosbusch, Serge Koch, Soheila Knaff-Sanie et Simone Schwartz, ils continuent leur aventure pour attester que l'acte de graver, tout comme celui de dessiner, porte en lui le mouvement et le repos, la reconnaissance de l'image et de ses intuitions, l'alter ego des ombres et des lumières inventées par les peintres, les sculpteurs, les maîtres verriers, les photographes... Ce-



Une exposition où la qualité l'emporte sur la quantité.

(Photo: Guy Jallay)

pendant, si l'équivoque constitue encore le «chic» affectionné par nombre d'artistes, il ne reste pas moins que le monde a besoin à égale mesure d'une production où la création existe en tant que normes de vérité et de partage dans les relations humaines.

Excellentes surprises, «La Grande Rencontre», «Fake Diplomacy» et «Blinder Mann», acryliques et tissus sur toiles signées Franceline Pompe, sont la meilleure formulation de ce qu'on pourrait appeler «un travail de très bonne qualité». Pour la première fois aux cimaises du Salon, la Luxembourgeoise diplômée de l'«Exeter College of Fine Arts» au Royaume-Uni et de l'«Accademia di Belle Arti» de Florence, ramène devant le public l'inscription d'un geste qui dépasse probablement le simple désir de peindre.

Moins spectaculaires, mais réunis sur la même «étouffe» d'un travail devenu pour chacun d'entre eux unité de geste et de pensée, Iva Mrazkova, Tung-Wen Margue, Ma-

rie-Josée Kerschen, Fränz Dasbourg et Jérôme Cames font corps commun avec ce personnage qu'est l'artiste professionnel, dont la création change continuellement, expression qui la diffère des autres, tout en nous en rapprochant, nous les «non-artistes» en quête de l'art.

Après plusieurs années d'errance à travers les champs de l'abstraction, Rafael Springer fait un retour relatif vers une expression qui lui a valeur déjà la participation, onze ans auparavant, au Salon du CAL en 1993. Légers, décoratifs, en teintes de jaune-épi, blanc et rouge-almandin, d'une délicatesse presque féminine, les «100 titres» de Rafael Springer existent tout simplement à côté des toiles d'Ann Vinck, pour le bonheur d'agrandir la grande famille des peintures-dentelle.

En 1997, Claude Lévêque réalisait un fil de néon rouge. «Nous sommes heureux.» Vrai? Faux? A l'époque, on avait soupçonné l'artiste de plaisanter. Maintenant, de-

vant les tableaux de Malou Faber-Hilbert, de Geneviève Ley, de Catherine Lorent et de Henri Reitz, devant le film de Tamara Kapp et la magnifique photographie de Jean-Luc Koenig, la question se développe, embarrasse...

Et si être heureux n'était pas uniquement synonyme de sérénité mais aussi de chute ou de réclusion comme dans les toiles d'Henri Reitz? Si le bonheur était aussi une ironie, une flèche lancée à l'adresse de ces «Pompadours modernes», imaginées par Geneviève Ley? Tout comme pour les «Mouvements» de Jean-Luc Koenig, l'important est de s'arrêter et de tenter de comprendre. On regarde les images, on les entropose, on les cherche. L'art ressemble parfois à un livre, on choisit une page, on reprend sa lecture, on l'aime, on la déteste, on lit à nouveau... on est heureux.

Mariana Wathélet